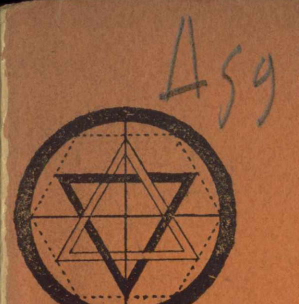
A Mr Ch. Fauvety, en témoignage de respectueuse déférence
H. Lefort



HORACE LEFORT

L'ERREUR LATINE

SES CAUSES

SES EFFETS EN FRANCE SUR L'ENSEIGNEMENT,
SUR LES ARTS
ET SUR L'ESPRIT PUBLIC

PRIX : 50 centimes

PARIS

LIBRAIRIE DU MERVEILLEUX
29, rue de Trévise.

G. CARRÉ
58, rue Saint-André-des-Arts.

1891



HORACE LEFORT

L'ERREUR LATINE

SES CAUSES

SES EFFETS EN FRANCE SUR L'ENSEIGNEMENT,
SUR LES ARTS
ET SUR L'ESPRIT PUBLIC

PRIX : 50 centimes

PARIS

LIBRAIRIE DU MERVEILLEUX
29, rue de Trévise.

G. CARRÉ
58, rue Saint-André-des-Arts.

1891

L'ERREUR LATINE

A LA MÉMOIRE

DU REGRETTÉ SÉNONAIS ÉDOUARD CHARTON.

I

Une controverse instructive se poursuit depuis longtemps sur l'enseignement du latin; cette question ne présente pas seulement un caractère pédagogique, elle est encore d'intérêt social, et l'avenir même de notre pays dépend de sa solution. Des publicistes de toutes les opinions sont tout d'abord entrés en lice; puis, à leur tour, des philosophes sont descendus dans cette arène d'un nouveau genre. Ne nous en plaignons pas, le débat y a gagné de s'élargir de plus en plus, et la querelle, en somme, aura soulevé dans les esprits une agitation féconde.

C'est en France que les coups les plus rudes ont été portés à l'enseignement classique; on se souvient du succès qu'a remporté M. Frary. C'est également en France que le latin a trouvé ses plus convaincus défenseurs. L'un d'eux, philosophe éminent, définit aujour-

d'hui le point important du débat (1) ; on ne peut qu'admirer la sûreté de ses déductions quand il montre l'erreur commise en ce sujet par l'Ecole anglaise : Herbert Spencer croit que dans le choix des objets d'étude on ne doit se régler que sur l'évolution humaine. « Si tel doit être le but idéal auquel tend l'éducation, répond M. Fouillée, il ne faut pas oublier qu'entre l'Individu et l'Humanité il y a la Patrie. L'homme est lié à une double fatalité physiologique et psychologique ; dans le milieu social, il développe les énergies qu'il a héritées et les transforme en équivalents d'ordre supérieur ; et, comme il a à la fois une vie individuelle et collective, l'évolution individuelle doit être en conformité avec l'évolution nationale. » On ne saurait mieux dire.

Sur ce terrain, M. Fouillée doit réunir tous les suffrages, et beaucoup de bons esprits trouveront qu'il n'a pas tort non plus, quand il nous met en garde contre les conséquences d'un enseignement utilitaire, si celui-ci venait à prendre la place de notre système d'éducation libérale, car il importe de faire de nos enfants des hommes, avant d'en faire des gens de métiers. Dressés au rôle étroit de producteurs, absorbés par leur seule tâche professionnelle, que deviendraient, au milieu d'une société ne relevant plus que des appétits matériels, ceux que leurs aspirations désintéressées font les plus puissants ouvriers du progrès ? Que deviendrait la société elle-même ?

Mais ce n'est pas là tout le profit qu'on peut retirer

(1) A. Fouillée, voir *Revue des Deux-Mondes*, du 15 août 1890 à décembre.

de la clairvoyante étude de M. Fouillée. Celui-ci met encore en évidence un point capital lorsqu'il fait remarquer, au sujet de l'évolution des sociétés, qu'il y a concurrence entre le passé, le présent et l'avenir, et que le problème de l'éducation consiste proprement à concilier ces trois points de vue dans la « préparation de l'Idéal de l'Humanité future. »

Ce sont là de très judicieux aperçus qui ne sauraient manquer d'être accueillis dans notre société démocratique et progressiste. Arrivé à cette hauteur, le débat ne doit plus en descendre ; la discussion doit porter désormais sur ce qu'il convient de faire pour pressentir cet idéal. Notre philosophe nous met encore sur la voie : la préparation de l'avenir devra se modeler sur la conscience que nous avons de nos idées héritées et de nos aptitudes de race.

En résumé, la synthèse historique nationale doit nous éclairer sur le sens de notre progression et, par conséquent, sur l'éducation la plus capable de favoriser notre ascension vers le but idéal qu'elle indique. Il nous semble évident, en effet, que si nous étudions notre patrie dans le plus profond du passé, pour bien connaître ses origines, ses éléments générateurs, et suivre sa formation, aux prises avec les vicissitudes séculaires ; si nous analysons ses *courbes,* dirait un mathématicien, et si nous appliquons à cet examen la parfaite méthode qu'il exige, il est évident, disons-nous, que nous trouverons des clartés sur le sens et l'amplitude de notre évolution prochaine.

Mais l'histoire telle qu'elle est enseignée pourra-t-elle nous rendre ce service ? ou faudra-t-il compléter, recti-

fier même, les indications que nous donnent nos traités historiques ? Voilà ce qu'il convient d'examiner d'abord, et c'est ici que nous nous séparons à regret des conséquences tirées par M. Fouillée de ses excellentes prémisses ; il a cru, tant est général le préjugé que nous venons combattre, que la question se trouvait résolue par les idées courantes ; après un magnifique essor, il tombe dans le champ des opinions banales en posant en axiome que nous sommes des *néo-latins* et que, par suite, l'étude du latin est un facteur nécessaire de notre éducation *nationale*.

Nous voudrions, en ces courtes pages, appeler l'attention sur cette expression de « races néo-latines » qu'on emploie de nos jours couramment et fort à la légère ; elle est vague et prête à de dangereuses équivoques sur lesquelles le temps est venu de s'expliquer.

II

C'est surtout depuis 1858 que la croyance à la consanguinité de la France, de l'Espagne et de l'Italie a fait fortune..... chez nous. Il semble bien, après trente ans d'une expérience assez décevante, qu'elle aurait mérité de perdre quelque peu de sa faveur ; on le constate, en effet, sur le terrain de l'action politique où l'on est contraint, et pour cause, à y regarder de plus près ; mais dans le monde enseignant, dans le monde administratif et même dans les milieux artistiques et

savants, on est, en France, beaucoup plus qu'on ne saurait croire, conservateurs de ces étiquettes vaines et commodes qui ont, du moins, le mérite d'épargner les efforts d'attention. Les conceptions précises ne trouvent pas toujours la formule qui facilite et qui généralise leur acception; et, le plus souvent, on s'accommode d'une opinion *reçue*, même quand elle est déjà reconnue fausse. Au point de vue de l'ethnologie, la notion de « races latines » n'a vraiment aucun sens : il n'y a pas de races latines. Le Latium n'a pas été le berceau d'une race, mais seulement le point de contact, le champ de bataille de races à aptitudes contraires ou différentes. Soutiendra-t-on que cette désignation est plus vraie au sens de l'évolution morale; que, nourris des lettres et de la civilisation des Latins, par l'effet d'un redressement de nous-mêmes et par l'acquisition de leurs qualités spécifiques, nous serions devenus leurs héritiers directs? Nous n'y souscrirons pas. Ce n'est qu'un préjugé fort dangereux, contredit par les indications les plus certaines des traditions, de la philologie (1) et de l'histoire. A ce dernier point de vue, nous aurons les preuves que ce préjugé fausse notre sentiment national, que non seulement il amoindrit chez nous l'idée de patrie, mais encore qu'il a conduit notre pays à une progression irrationnelle contraire à ses instincts de race.

L'usage presque exclusif du latin comme instrument d'éducation nous a depuis longtemps donné

(1) PHILOLOGIE. — Parce que la plupart des mots de notre langue ont un radical latin, on a grand tort de conclure inconsidérément qu'elle est latine. Sa structure, son génie sont en opposition avec la structure et le génie du latin. Les caractères de race se reflètent dans l'instrument de la pensée : le langage.

le change sur notre vraie nature. Les *latinisants* ont constitué une sorte d'Eglise dans l'Etat. Un concours de circonstances favorables, le monopole de l'instruction resté pendant de longs siècles entre les mains de ces spécialistes, l'histoire écrite par eux, pour une caste conquérante, tout a contribué trop longtemps à nous tromper sur nous-mêmes. Il n'a plus été tenu compte de nos vrais facteurs nationaux, de nos idées de race indéfectibles, les plus importantes et les plus générales.

Nous sommes des CELTES, au moins pour les dix-neuf vingtièmes de ce que nous sommes. Il importe au plus haut point de le démontrer et de bien reconnaître le cercle vicieux dans lequel se débat notre personnalité nationale.

Nous appelons « ERREUR LATINE » la fausse conception de nos tendances. Cette erreur nous semble le nœud même de l'équivoque qui s'est élevée entre les partisans et les adversaires de l'enseignement du latin. La liberté de notre évolution est si bien entravée par elle que rien ne devrait nous arrêter pour la combattre et la détruire. Qu'importe, en vérité, si l'argument décisif derrière lequel se retranchent en dernière analyse les *latinistes* tombe de lui-même ! Ce n'est alors qu'un argument spécieux. Nous n'aurons rien à regretter. N'aurons-nous pas fait beaucoup si nous consentons à laisser à nos aptitudes intimes la place qu'elles méritent dans nos conceptions d'avenir ? Peut-être, même, entrerons-nous dans une voie assez large pour retirer aux adversaires du latin leurs plus sérieux griefs ? Ils sont surtout fondés sur l'étroitesse de la route

universitaire. Peut-être, après avoir fait place à la Gaule, pourrons-nous circonscrire la part que mérite le latin parmi les facteurs utiles de notre éducation ? Nous chercherons alors le rôle qui lui convient. Débarrassés du latinisme, nous trouverons quels instruments d'éducation il serait sage d'adopter pour étayer l'étude des langues mortes, et pour constituer enfin notre enseignement public national.

Il s'agit d'acheminer sans heurt nos générations françaises vers un idéal d'humanisme *issu de notre propre nature* et terme dernier de nos aspirations.

III

M. Fouillée nous cite avec admiration l'Allemagne : celle-ci a su imprimer aux études latines une impulsion vigoureuse, et, puisque nous sommes des néo-latins, nous aurions, dit-il, beaucoup plus de raisons de conserver et de développer chez nous les études classiques, qu'il considère comme l'agent nécessaire de notre évolution. C'est l'argument auquel il revient de préférence, mais il est facile d'y répondre : n'est-ce pas précisément parce que notre instinct de race se sent menacé par la prépondérance du latinisme que tant d'opposition se produit contre le système en vigueur ?

Les Allemands sont si loin de Rome par l'esprit (1)

(1) « Tandis que l'Allemagne représente le tempérament mystique avec toute la rigueur fatale, implacable du principe absolu, en France le tempérament dominant est celui du principe intelligible avec le sentiment

et, pour le plus grand nombre d'entre eux, par la religion, qu'ils redoutent beaucoup moins que nous-mêmes l'absorption par le génie latin. D'ailleurs, M. Gaston Boissier nous l'affirme, ils tiennent à grand honneur aussi l'étude de leurs origines germaniques ; ils se passionnent pour leurs ancêtres les plus problématiques, les Arminius, les Conradin ; ils cultivent le remède à côté du mal, ou plutôt ils corrigent par des études historiques intensives l'insuffisant apport des notions littéraires. On sait d'ailleurs qu'ils entretiennent des universités nombreuses qui s'appliquent passionnément à développer leurs traditions, à faire fleurir leur décentralisation intellectuelle si particulariste.

Il n'en est pas de même en France, où l'université, toute centralisée, ne s'est guère préoccupée jusqu'à présent de retrouver et d'exalter nos traditions lointaines. Il semble chez nous que le monde enseignant ne connaisse la Gaule que par les écrits de César et de Posidonius ; encore ces deux auteurs sont-ils le plus souvent interprétés dans le sens le moins favorable à notre race. Il n'est pas d'abrégé d'histoire mis entre les mains des jeunes Français qui ne traite de *barbares* les Gaulois. Ici, le latinisme nous revèle absolument sa main mise ; on sait que cette épithète grecque et latine perd en français son sens étymologique, qu'elle s'aggrave du tout au tout ; par elle, les latinistes, inconsciemment peut-être, mais à coup sûr inconsidérément, ont introduit dans nos ouvrages classiques,

qui lui correspond, celui de la justice et de la philanthropie ; ici le cœur, retenu seulement par l'intelligence, non gouverné par l'intérêt comme en Angleterre, ne s'égarera pas dans le mystère. Ce sera l'intellectualité bornée, toute humaine, mais artistique et généreuse. » Barlet, *la Philosophie moderne*.

répandu jusque dans nos écoles de hameau une notion de sens équivoque, injurieuse pour nos ancêtres et, par conséquent, pour nous-mêmes. Qu'on le veuille ou non, la Gaule, c'est encore la patrie, et traiter ainsi les Gaulois, c'est un crime, c'est tout au moins une maladresse.

Nous n'exagérons rien ; qu'on lise ces manuels, on verra combien, au sens national, ils réclament de corrections ; on verra par exemple qu'aucun ne néglige d'accumuler d'absurdes assertions données comme des détails de mœurs authentiques ; et tous ces lieux communs qui sont en vérité, controuvés, il est facile de les reconnaître comme d'origine *latine.* La Gaule aurait-elle perdu en première instance le procès de tendance que lui ont intenté autrefois les obscurs instaurateurs du latinisme ? Il est temps d'en appeler. Il faut passer au contrôle sévère de la raison et du savoir ces assertions suspectes. Toutes, elles tendent à faire croire que, décidément avant César, la Gaule n'était qu'un ramassis de tribus sauvages et sanguinaires, et c'est une grave erreur. Ceci jette sur nos origines un voile d'obscurités et de contradictions (1), par conséquent une froideur répulsive qui déconcerte les esprits. Il n'est pas surprenant, dès lors, que l'action persistante d'une telle aberration nous ait jusqu'ici privés de notre épopée nationale. Nous l'envions avec raison à des nations moins maltraitées par leur enseignement dirigeant ; mais ce n'est là qu'un

(1) On sait, en effet, que du témoignage des Grecs et des découvertes archéologiques concordantes, nous possedons la preuve de la splendeur morale et philosophique de la Gaule. Les triades galloises ont fixé tous les doutes à cet égard.

point secondaire, nous verrons plus loin que le latinisme a entraîné notre pays à de plus funestes erreurs. Commençons par constater son influence sur des points généraux touchant à l'enseignement.

IV

L'enseignement classique universitaire s'est fait un lit de doctrines et de préjugés surannés ; il se berce si doucement et depuis si longtemps de *l'erreur latine* qu'engourdi par elle, il n'a pu constituer encore la synthèse historique nationale. Un professeur à bon droit réputé nous en donne un bien involontaire témoignage : dans une *Vue de l'histoire politique de l'Europe*, M. Lavisse avoue implicitement l'impuissance de l'Ecole à donner une raison scientifique de la formation des nations modernes ; or la Gaule est à peine nommée dans cet essai, qui ne tient pas un compte suffisant de l'action sur les faits des caractères de race. Cette action décisive dérive précisément de la force mystérieuse à laquelle la science moderne a donné le nom d'*atavisme;* celui-ci imprime sa marque indélébile sur les races aussi bien que sur les individus. L'historien qui n'en tient pas compte nous donne ici la mesure des idées fausses qui enrayent les progrès de l'université, car, dans le cas présent, sa méprise n'est-elle pas uniquement due au milieu dans lequel il vit ? Il s'en faut de ces influences, au moins dans ce qu'elles ont d'excessif, que ce puissant esprit ne nous

ait donné, cette fois encore, toute la mesure de sa valeur.

Le procédé tout moderne de la division du travail a permis de subdiviser à l'infini les branches du savoir humain et d'explorer en tous sens le champ de l'inconnu ; l'université n'a pas encore fait son profit des sciences créées par lui. Si toutes les vérités recueillies sont encore éparses, elles peuvent être facilement rapprochées, et le temps est venu où l'analyse doit céder le pas à la synthèse et où des vues précises peuvent être formulées sur notre évolution nationale. Il serait fort avantageux d'en faire l'essai surtout quand nous voyons que plusieurs sciences qui s'y rapportent paraissent aboutir à des conclusions concordantes ; il est certain qu'une méthode peut, tout d'abord, être formée à l'aide de ces aboutissants et que beaucoup d'erreurs courantes seraient en même temps redressées. C'est ainsi que la géologie, l'ethnologie et l'archéologie préhistorique, rapprochées, devraient nous mettre en garde contre l'erreur constamment commise en ce qui concerne l'action du temps sur les évolutions de races. Ces sciences nous incitent à penser que le caractère national se conserve à travers de nombreuses générations (1). Quand la race est compacte, son génie se maintient vivant et se fait sentir très longtemps au milieu des plus extraordinaires vicissitudes. D'où l'on peut conclure *a priori* que la France est restée gauloise.

Les lois générales du monde physique ne sont pas moins certaines si on les applique, par analogie, au

(1) Quarante générations à peine nous séparent de la conquête de César.

monde moral ; ce que M. de Varigny vient d'écrire dans une excellente étude sur la *théorie du nombre*, parue dans la *Revue des Deux-Mondes*, n'infirme en rien cette opinion. Les lois universelles appliquées à une science bien stérile en apparence, la *Statistique politique*, appuient ce que nous venons de dire sur la persistance des caractères générés. Qu'importent les modifications superficielles ? Qu'importe l'étiquette politique d'un pays ? Le caractère d'une race étendue et nombreuse ne se manifeste-t-il pas surtout par la durée ? La Chine, l'Inde, en raison seule de leurs masses profondes, nous le prouvent, en opposant au changement une invincible résistance. Elle durent, et si leur civilisation a pris, pour cette raison, un aspect de lueur plus étendue qu'intense, la Grèce si petite a pu jeter, pendant quelques siècles à peine, un éblouissant éclat, mais elle n'a pas duré.

Malgré tout ce que Rome et la Grèce ont laissé comme héritage au monde entier, ni l'une ni l'autre n'a conquis le droit de substituer son nom à notre nom patronymique. D'ailleurs, laquelle de ces deux nourrices passablement épuisées devrait primer l'autre ? La seconde, dont les idées ont eu, en puissance expansive, une portée beaucoup plus grande. Les lettres romaines ne se peuvent comparer pour l'intérêt aux lettres grecques, et la philosophie, les arts de la Grèce ont, sur les productions romaines, la supériorité du rayon de lumière sur son reflet. On ne peut disconvenir qu'en toutes choses nous devons beaucoup plus à la Grèce.

Cependant, ce n'est pas seulement sur les bancs de nos écoles et dans les chaires de nos facultés que nous

nous heurtons à l'erreur latine : l'enseignement artistique lui-même, si noblement fier de la liberté dont il se réclame, n'a pas échappé à sa néfaste influence. Entrez à notre Ecole nationale des Beaux-Arts, vous la trouverez si bien dénationalisée que vous y chercherez en vain une chaire d'architecture du moyen âge. En ce lieu, on continue à désigner sous le nom de « gothique » un art qui fut la triomphante expression des qualités de race des Gaulois : la clarté, la logique, l'esprit ; oui, dans les œuvres de ce temps, trop calomniées aujourd'hui, s'épanouit le génie qui, de France, a rayonné *sur tous les pays celtiques et non ailleurs* (1).

Cette expression « d'art gothique, » si fausse à tant d'égards, devrait depuis longtemps être rayée de notre langage ; elle nous vient de générations qui ont précédé la nôtre et qui, artificiellement latinisées, ont montré une ignorance et un détachement absolus de tout ce qui n'était pas latin ou rattaché au latinisme ; mais, nous le savons maintenant, les 1,200 légionnaires qui suffisaient à garder la Gaule, d'après M. de Varigny, n'ont pu supprimer le génie celtique, non plus que les cinq à six mille sauvages amenés par Clovis ; et nous nous tenons sur nos gardes : la Gaule qui s'est ressaisie peut repousser maintenant, s'ils se produisent, tous les retours offensifs de l'esprit de caste et de l'exclusivisme latin.

(1) ART « GOTHIQUE ». — Les chartes, les manuscrits, ne sont pas les seuls documents qu'il soit utile de consulter pour connaître le moyen âge ; une cathédrale est une encyclopédie parlante, elle proclame le génie gaulois. Sa structure accuse un état social complètement dégagé des formules de l'antiquité. La carte de dissémination de ces grands édifices montre, avec des différences de style caractéristiques en chaque contrée, une exacte représentation du monde celtique.

V

Semblables à des observateurs qui étudieraient la mer sans quitter ses rivages, nos historiens officiels ont parfaitement décrit les ondulations ou les lames déchaînées qui déferlent à la surface et sur les bords de l'océan du savoir ; toutes les compétitions des princes, les querelles de clochers, les faits sanglants, les intrigues de cours, encombrent, comme l'a très bien remarqué M. Fouillée, de leur inextricable fatras nos ouvrages de pédagogie classique.

Et pourtant, ainsi que la mer, la civilisation a de profonds courants qui sont trop négligés, mais qu'ont su reconnaître de clairvoyants observateurs, tels que les Henri Martin, les Jean Raynaud, les Edouard Charton, les Viollet le Duc et tant d'autres, et ces vulgarisateurs populaires dont les œuvres tendent au relèvement de nos traditions nationales (1).

Ces chercheurs ont mis en relief le génie même de la patrie.

Ce génie toujours renaissant n'a pas cessé, pendant plus de vingt siècles, de se manifester et de lutter jusqu'au succès, et c'est lui-même, en vérité, qui proteste aujourd'hui de toutes parts et dans le plus pro-

(1) Nous citerons seulement Eugène Suë, dans *les Mystères du peuple*, et E. Nus, dans *Nos Bêtises* et *les Grands Mystères*. Au lieu d'insister sur la prétendue barbarie des Gaulois, on ferait mieux d'appuyer sur le tableau de leurs mœurs, si parfaites, sur le rôle de la femme, le partage du patrimoine entre tous les enfants, leur organisation politique, leurs *lois-mores* enfin si voisines des nôtres. Consulter, à cet égard, Gatien Arnould, *Histoire de la philosophie en France*.

fond des consciences contre l'injuste mépris dans lequel on le tient, en raison de l'*erreur latine*.

Il faut rejeter cette erreur, il faut restituer à notre tempérament le rang qui lui appartient, le premier, dans le tableau de notre développement historique. Ce tableau va s'éclaircir alors jusqu'à mettre en relief les grandes et simples lignes de notre évolution. Essayons de donner une idée sommaire de cet édifice de notre progrès, aussi logique dans son ossature que l'esprit de race qui l'a lentement édifié.

VI

« L'humanité paraît plongée dans le chaos, puis les races se mêlent ; les idées, les mœurs, les usages, les lois, les croyances, s'amalgament et se fondent. » Ce tableau de la lutte des éléments sociaux peut s'appliquer à notre histoire.

Lorsque la Gaule fut vaincue par César, elle était en décadence ; il faut entendre par ce mot qu'après avoir réalisé l'occupation méthodique de l'Europe, la primitive idée de race de notre nation était passée de l'état *dynamique* originel à l'état *statique*, qui suit toujours les grands établissements, les grands efforts.

Du détroit de Gibraltar au Danemark, de la mer Noire aux montagnes d'Ecosse, la Celtique comptait plusieurs nations dont la parenté est évidente. La Gaule représentait alors, comme aujourd'hui, l'élément

le plus pur, la tête de l'émigration aryenne; elle s'était heurtée, longtemps avant César, à un monde absolument différent comme tendances et qui commençait à jeter autour de la Méditerranée quelques rameaux. Cette lutte, commencée il y a peut-être trois mille ans par les Gaulois Sénonais, dure encore, bien que depuis longtemps elle soit passée du terrain de l'action brutale dans le champ plus calme de la discussion des idées. Rome, véritable forteresse avancée d'un monde en mal de puissance, était fondée, dit-on, par des aventuriers (1).

Le Gaulois est vaincu, il se recueille pour apprendre; la tâche est rude, mais aucun obstacle ne l'arrête; il est homme de ressource; stupéfait des apports d'une race de proie, il abandonne la lutte violente, ne s'en tenant qu'à l'essentiel, et il se fait petit, il abdique jusqu'à son nom.

Il proteste cependant contre les horreurs romaines, contre ce hideux esclavage que le vainqueur ne pourra jamais parvenir à implanter chez lui. C'est momentanément qu'il a mis de côté ses aspirations les plus chères qui nous sont aujourd'hui révélées par ses institutions, sa philosophie, ses croyances.

Son idéalisme indéfectible se manifeste dans ces légendes locales qui nous sont un vivant reflet de son âme. Partout où la lutte contre Rome a été intense, c'est une vierge martyre qui personnifie la Gaule : à Sens, c'est Ste-Colombe; à Alise, c'est Ste-Reine; ailleurs, Ste-Blandine. Elles incarnent la croyance à l'immortalité, car l'immortalité est un dogme gaulois.

(1) Si cette assertion est un mythe, on conviendra du moins qu'on ne saurait mieux l'appliquer qu'à la source même du génie romain.

La liberté gauloise va bientôt réclamer ses droits : c'est l'esprit des triades qui est à la souche de l'établissement des communes et non pas la cité romaine, en attendant que, par une merveille d'atavisme, l'égalité gauloise vienne refleurir dans la Révolution française.

Si l'invasion franque a retardé pour longtemps ses progrès, le Gaulois, cette fois encore étonné, mais non déconcerté, fera lentement l'assimilation de son vainqueur, puisque c'est le seul moyen d'affranchissement qui reste à sa disposition : et, pour cette conquête, le Christianisme sera son instrument longtemps choyé, car il lui rappelle ses aspirations, il sait qu'il mène à l'*Égalité*.

L'art du moyen âge est un art national, il manifeste la résurrection celtique sur toute l'étendue de l'Europe aryenne ; il est, au XIIe et au XIIIe siècle, le témoignage d'une renaissance à la fois religieuse et civile. Ses artistes sont des laïques et non plus des moines, la vie cléricale y est censurée librement.

Jeanne la Lorraine brûlée par l'Eglise romaine se réclame elle-même de la Gaule et personnifie dans le glorieux triomphe de son sacrifice l'idée de la patrie reconquise.

Bientôt la Gaule, dans l'ordre intellectuel, sera devenue si puissante que son action se fera sentir même au milieu du plus apparent retour à l'antiquité : la renaissance sera mi-partie grecque et mi-partie celtique ; ses écrivains, ses penseurs, se diront Gaulois.

Enfin, comme dernier terme de cette prodigieuse épopée, la réaction absolutiste et romaine de Louis XIV

sera comme un nouveau ferment qui provoquera le triomphe définitif de l'idée de race; et la Révolution française objectivera enfin dans le monde entier, mûr cette fois pour les recueillir, les aspirations libérales, égalitaires et sociales, sur lesquelles la Celtique restaurée assujétira de définitives assises: le *monde moderne*.

La Gaule triomphe, mais de *profondes douleurs* lui sont encore réservées; l'erreur latine a laissé dans son flanc un dard empoisonné. Il faut un siècle entier, plus d'un siècle peut-être, pour guérir la blessure.

Si la Révolution avait pu rejeter le masque romain dont elle fut par malheur affublée, du fait de l'éternelle *erreur latine*, source des préjugés éducateurs du siècle, et qu'elle se fût réellement montrée ce qu'elle était, mais ce qu'elle ne savait pas être, c'est-à-dire une renaissance du tempérament celtique, qui sait quels déchirements nous auraient été épargnés? Hélas! cela ne pouvait être; le rêve insensé, décevant du cosmopolitisme romain qui vise le monde pour l'asservir a fait Napoléon Ier et les malheurs qui ont ensanglanté notre âge, et l'importance exagérée accordée si longtemps à l'antiquité classique (1) a laissé dans le monde des éléments de barbarie que le tempérament français, digne héritier de la Gaule, élimine peu à

(1) Dialogue : — Nous ne sommes pas fils de la Louve. Chaque été les lycées nous déversent quelques milliers de jeunes Romains hérissés de barbarie et de barbarismes, aussi ignorants des arts, des sciences et des choses de ce monde que s'ils vivaient au temps d'Horatius Coclès et de Mucius Scævola. — Non, Monsieur, au temps de Cicéron, d'Horace et de Virgile. — Le siècle d'Auguste, connu. J'admets qu'il soit indispensable de s'inoculer les ébriétés d'H. Flaccus et les polissonneries d'Ovide pour chanter le vin et les belles et que sans le *Quousque tandem* nul ne se fût jamais avisé d'apostropher un coquin... — E. Nus, *Nos Bêtises*.

peu. Le jour n'était pas encore venu de l'efflorescence de la nouvelle Arie ; il semble aujourd'hui, malgré tant d'apparences contraires, que ce temps ne soit pas éloigné.

VII

A présent que l'instruction est obligatoire pour chaque Français, il est extrêmement important que la nation entière ne soit pas imbue de fausses idées (1) et enchaînée dans l'erreur latine; et si les efforts des défenseurs du latin ont réussi à élucider plus d'un point important de la question, à agrandir le débat, on se convaincra que ces efforts auront bientôt porté tous leurs fruits quand on aura pris à la lettre et appliqué l'aphorisme de M. Fouillée : « *L'éducation doit être en conformité avec l'évolution nationale.* » Mais gardons-nous des abus. Si nous devons nous méfier des réformes trop rapides, trop radicales, si nous devons encore nous servir du latin comme instrument d'éducation, hâtons-nous du moins de nous débarrasser des erreurs que son usage a propagées chez nous ; et, puisque nous devons avoir sans cesse en vue le but idéal auquel il faut acheminer nos jeunes esprits, sachons que c'est surtout par la Gaule que passe le chemin qui conduit à ce but.

(1) Le tempérament national tend à la glorification du travail, l'antiquité romaine, au contraire, d'accord en cela avec les préjugés des races de proie exalte surtout la conquête militaire et la violence. Soyons des Celtes.

Si les corps qui se recrutent eux-mêmes ne peuvent avoir pour mission d'innover, on peut leur demander du moins d'utiliser les progrès acquis comme les Académies sanctionnent et immortalisent ces progrès. L'impulsion régénératrice vient toujours du dehors ; l'université ouvrira-t-elle bientôt à de nouveaux facteurs d'éducation ses portes jusqu'ici trop closes ? On peut le croire. Nous relevons les indices d'un mouvement d'opinion avec lequel on a déjà compté; la création récente de deux chaires de « langue celtique » dans les Académies de Rennes et de Poitiers est bien un pas fait en avant; il est timide. L'assimilation de l'enseignement spécial à l'enseignement classique en est un autre plus décisif: c'est le seul moyen de préparer l'essor des Humanités françaises. Il faut louer le gouvernement de la République de cette initiative qui répond au vœu évident de l'opinion. Certes, cette tentative, pour être menée à bien, demandera beaucoup de prudence, de fermeté et, plus encore, des vues larges, réalisables et méthodiquement appliquées.

Comme l'a très bien remarqué M. Fouillée, il faudra bien se garder, si l'on veut réussir, de chercher à faire pénétrer dans la mémoire des jeunes Français le colossal bagage des sciences analytiques de création moderne ; mais il sera du moins nécessaire de faire concorder les notions classiques avec les certitudes apportées à la conscience nationale par ces branches nouvelles du savoir. Ce n'est pas sans profit qu'on consultera dans cet esprit l'archéologie historique et préhistorique, l'ethnologie, et aussi l'instinct de race

et les traditions populaires : l'esprit à la fois spéculatif et pratique, et le plus humainement cosmopolite vit toujours, paisible ou latent, dans les masses profondes de nos populations ; nos soldats, nos ouvriers, nos paysans, nos colons d'Algérie ou du Canada ne sont ni Latins ni Germains, ce sont des Gaulois d'aujourd'hui ; le temps, les bouleversements politiques, les malheurs immérités n'ont pas altéré les sentiments généreux qui sont à la base du tempérament national, bien supérieur en toutes choses au génie latin. Aussi, dans un temps prochain, pourrait-on provoquer les efforts qui restent à faire pour constituer sur de solides assises le monument glorieux de notre évolution appelé à devenir le principal point d'appui de nos Humanités françaises.



TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie.

EN VENTE

A LA LIBRAIRIE DU MERVEILLEUX

29, Rue de Trévise, Paris

PAPUS. *Traité méthodique de Science occulte,* 1 volume in-8° de 1.000 pages, avec dessins et gravures (sous [illegible]). — Préface de AD. FRANCK de l'Institut.

— *La pierre philosophale*. . . . . [illegible] . . 1 »

— *Considérations sur les phénomènes du Spiritis*[illegible]eilles règles pour la formation des médiums) . . [illegible] . . . . 1 »

— *L'Occultisme* . . . . [illegible] . . . . » 20

— *Le Spiritisme*. . . . . [illegible] . . . . » 20

STANISLAS DE GUAITA. *Au seuil du Mystère* . [illegible] . . . . 6 »

BARLET. *Essai sur l'Evolution de l'Idée* (so[illegible]). . . . 3 50

JULES LERMINA. *La Magie pratique*. . . . [illegible] 3 50

EMILE MICHELET. *L'Esotérisme dans l'Art* [illegible] . . . . . 1 »

G. VITOUX. *L'Occultisme Scientifique*. . . . [illegible] . . . . . 1 »

— *L'agonie d'Israël*. 3 50

LÉON DE ROSNY. *La Morale du Bouddhisme* . . . . » 50

AUGUSTIN CHABOSEAU. *Essai sur la philosophie bouddhique* (sous presse) . . . . 5 »

DE ROCHAS. *Le Fluide des Magnétiseurs* . . . . 5 »

LÉON DENIS. *Après la Mort*. 2 50

METZGER. *Spiritisme et hypnotisme*. . . . . » 50

Vente de tous les livres d'occultisme.— Abonnement à toutes les revues. — Renseignements bibliographiques. — Salle de lecture

---

Envoi franco du Catalogue complet

IMP. E. ARRAULT ET Cie, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE, TOURS.